

L'HOMME PRÉHISTORIQUE

14^e Année.

N° 12.

Décembre 1927.

LA DEUXIEME AFFAIRE GLOZEL

PAR

A. VAYSON DE PRADENNE (1).

Lorsqu'on annonça la découverte d'un ensemble de documents préhistoriques sortant de tous les cadres connus, il y eut une question de Glozel dans les milieux où l'on s'occupe de préhistoire : les objets étaient-ils authentiques ? Une partie d'entre eux ou leur totalité était-elle fausse ? Subsidiairement, comment avait pu s'effectuer la fraude du gisement ? Comment était née la mystification ? Des personnalités du monde savant s'engagèrent de façon si complète et si vive que la question devint une *affaire*.

Cette *affaire Glozel* est aujourd'hui terminée ; tous les milieux compétents sont convaincus de la fraude : Société préhistorique française, Institut international d'anthropologie, Institut de paléontologie humaine se sont prononcés en la personne de leurs principaux représentants appuyés par l'ensemble de tous leurs membres. A l'Académie des inscriptions, que touchait spécialement la partie épigraphique de la découverte, il n'y a persistant à admettre l'authenticité que ceux dont les premières déclarations sont précisément à la base de toute l'affaire.

L'opinion de ces milieux compétents s'est fondée sur une série d'études scientifiques qui ont envisagé tous les côtés de la question. Ce sont par ordre chronologique :

(1) Extrait de *L'Opinion* du 28 janvier 1928

1° Les notes successives du *Bulletin de la Société Préhistorique* où j'ai signalé la fausseté des objets d'après leurs caractères techniques, le truquage du gisement d'après des constatations précises et enfin l'origine et le mécanisme de son développement ;

2° L'étude de M. Dussaud sur les inscriptions de Glozel, montrant qu'elles ne sont qu'un ramassis incohérent de signes empruntés à des alphabets de diverses époques ;

3° Le rapport de la Commission internationale précisant les indices de fabrication moderne des objets et constatant l'introduction frauduleuse caractérisée d'une tablette à inscription dans le terrain.

Après cet ensemble de faits, l'*Opinion* avait raison d'écrire : « *Finis Glozelicæ* ». Pour tous les gens capables d'apprécier des arguments, la cause était jugée. Mais voici que paraît par surcroît un admirable rapport de M. Champion sur la technique des objets de Glozel ; à lui seul il établirait la preuve. C'est un modèle d'expertise qui doit faire date dans nos études préhistoriques et les justifier clairement aux yeux du public de l'accusation d'impuissance en face de la fraude.

Mais si l'affaire Glozel comme question scientifique est terminée, une nouvelle affaire d'ordre psychologique, uniquement question de personnes lui a succédé.

Parmi ceux qui avaient primitivement admis l'authenticité des trouvailles, certains ont reconnu leur erreur, plus ou moins tôt, devant l'apparition successive des preuves. Mais un petit noyau irréductible subsiste et c'est lui qui constitue le centre de la seconde affaire Glozel. Il est composé de personnalités du monde savant qui, ayant commis l'imprudence de donner leur autorité scientifique comme gage de l'authenticité des trouvailles pensent que les deux sont indissolublement liées, et, ne pouvant se résoudre à admettre la chute de la première, soutiennent la seconde envers et contre tous. Devenus inaccessibles à toute argumentation scientifique, une seule idée, une seule volonté les domine : ne pas périr. C'est l'instinct de la conservation qui est en jeu pour l'être moral.

On assiste alors à ce curieux phénomène d'équilibre : l'autorité des savants en question soutient l'authenticité du gisement qui apparaît indispensable pour la soutenir elle-même. Ce phénomène, bien entendu, ne peut se produire que dans un milieu

d'incompétence où les arguments directs sont sans portée et où les remplace usuellement l'argument d'autorité. Les Glozétiens ont donc pris comme champ d'action le grand public et comme instruments les journalistes (qui ont montré d'ailleurs une complaisance surprenante : mais ceci est une autre histoire).

Leur tactique défensive paraît semblable à celle qui fut adoptée par leur illustre chef de file à l'époque de la fameuse tiare de Saïtapharnès et qui, après lui avoir permis de résister plusieurs années, ne fut vaincue finalement que par suite d'un hasard extraordinaire. Elle semble reposer sur un principe dont le sens apparent et l'aspect de moralité séduisent les foules : « La fausseté ne s'affirme pas ; elle doit se prouver ». Voilà qui fleure bon la vraie science et l'honnêteté scrupuleuse ; avec cela, de prime abord la sympathie publique est acquise aux défenseurs. Mais alors commence la farce : ceux-ci, lorsqu'il s'agit de passer à la démonstration pratique, rejettent une à une toutes les preuves qu'on leur fournit, feignant de n'en trouver aucune assez péremptoire et déclarant anti-scientifique de se laisser convaincre par l'ensemble. Comme le public ne peut et n'ose apprécier les arguments en eux-mêmes, cette sournoiserie de la lutte lui échappe et il reste acquis à ceux qui font si belle figure de pionniers de la science et qui crient à la persécution.

Toutes les preuves que l'on peut fournir dans nos sciences d'observation une fois rejetées, la défense pour ne pas laisser voir trop clairement que rien ne peut la convaincre prétend s'en tenir à une seule, théoriquement possible, mais qu'elle pense pratiquement impossible à produire : la découverte et l'aveu du faussaire. Dans le cas de la tiare, par extraordinaire, on put parvenir à cette preuve en découvrant au fond de la Russie l'ouvrier qui avait plus ou moins innocemment fabriqué la pièce litigieuse : après une dernière tentative de résistance, où elle accusa le subtil orfèvre de mentir pour se vanter, la défense dût s'avouer vaincue quand celui-ci fabriqua devant elle un échantillon identique.

Mais cette fois-ci les précautions paraissent mieux prises. Toutes les démonstrations de la fausseté du gisement continueront à être systématiquement détruites en accusant leurs auteurs de parti pris, de mauvaise foi et d'incompétence. En outre, on se garantit d'avance contre l'aveu possible du faussaire, car celui-ci est connu ; l'aveu s'il se produisait, serait qualifié de

mensonge. La reproduction même des objets ne serait sans doute pas admise comme preuve, mais considérée comme une copie des premières trouvailles, définitivement authentifiées par les savants défenseurs.

Ainsi théoriquement les Glozéliens peuvent se croire imbattables. Résolus à ne s'avouer vaincus en aucun cas, ils doivent penser que leur affirmation pourra indéfiniment maintenir au moins le doute dans une partie de la presse et de l'opinion.

C'est un espoir chimérique ; on est allé si loin déjà qu'on avoisine, semble-t-il, la limite de la confiance d'un public qui finira par comprendre à quel point on le berne. Si nous travaillons à hâter cette fin, si nous refusons de nous contenter de la victoire obtenue dans les milieux scientifiques, ce n'est pas pour infliger une pénible chute à des savants égarés ; c'est pour justifier aux yeux du public les méthodes et les possibilités d'une science que l'on veut faire passer pour impuissante à établir la vérité, sous prétexte que les discussions s'éternisent, alors qu'elle dispose d'une série de moyens d'investigation, de contrôle et de preuve qui lui permettent d'atteindre, lorsqu'ils sont régulièrement employés, le degré de certitude de toutes les sciences naturelles.

